

L'Insead souffle ses 50 bougies

ÉDUCATION

Depuis un demi-siècle, l'école de Fontainebleau forme des bataillons de managers internationaux de haut vol.

LINDSAY OWEN-JONES, chairman non exécutif de L'Oréal, Philippe Houzé, président du directoire des Galeries Lafayette, Yves Carcelle, président de Louis Vuitton, mais aussi l'Anglaise Helen Alexander, la patronne des patrons outre-Manche, le Suisse Franz Humer, ancien PDG de Hoffmann-La Roche, et actuel chairman de l'Insead. Autant de noms figurant dans le livre des anciens de l'Insead. Des trajectoires et nationalités variées qui illustrent le positionnement original de cette *business school* dont on oublie parfois les origines françaises et qui fête aujourd'hui son demi-siècle.

12 septembre 1959 : une première promotion de 57 étudiants fait sa rentrée à l'Insead, seule école à l'époque à proposer en France un MBA. Elle est de retour aujourd'hui au château de Fontainebleau pour célébrer le cinquantenaire. Seront aussi présents Olivier Giscard d'Estaing, premier directeur de l'école, et Claude Janssen, mémoire vivante de l'Insead, cofondateur de l'école, aux côtés du général Georges Doriot, l'initiateur du projet, et de Jean Marcou.



Franz Humer, ancien PDG de Hoffmann-La Roche, et actuel chairman de l'Insead. *McDermid/Reuters*

Helen Alexander, la patronne des patrons outre-Manche. *Luke MacGregor/Reuters*

Philippe Houzé, président du directoire des Galeries Lafayette. *IP3 Press/Maxppp*

Lindsay Owen-Jones, chairman non exécutif de L'Oréal. *Getty Images/AFP*

Yves Carcelle, président de Louis Vuitton. *Li yanhong/Imagine China*

« Nous sortions tous trois de Harvard. Nous voulions créer en France une école du même style », raconte-t-il. En 1957, trois mois après la signature du Traité de Rome, l'Institut européen d'administration des affaires (Insead) est créé. Les fondamen-

taux sont posés : l'Insead ne sera pas une école française, mais européenne. Et si elle s'inspire des grands MBA américains, nés au début du XX^e siècle, elle ne sera pas non plus une duplication de Harvard. Une règle est instaurée : aucun des pays représentés

au sein des promotions et du corps professoral ne doit dépasser un tiers, diversité oblige.

Prochain campus à Abu Dhabi

Cinquante ans plus tard, l'Insead compte 38 500 anciens et

draine annuellement des promotions de 900 à 930 participants – l'équivalent de Harvard ou Wharton –, de 81 nationalités. Elle dispose depuis 1967 d'un campus à Fontainebleau, et d'un autre à Singapour ouvert il y a neuf ans. Les participants – 28 ans de moyenne

d'âge, trois à quatre ans d'expérience professionnelle – peuvent alterner entre les deux. L'école a aussi installé des centres de recherche, en Israël et à Abu Dhabi. Ce dernier devrait devenir à terme le troisième campus de l'école.

Précurseur, l'établissement est aussi indépendant. La chambre de commerce de Paris a accompagné son démarrage, mais il était clair que l'Insead ne serait jamais un département de la chambre de commerce, comme HEC. Elle a donc dû trouver ses financements. À ce jour, son budget annuel s'élève à 150 millions ; 80 % proviennent des programmes (son MBA coûte 51 000 euros par an). Quant aux donations, elles représentent 10 % du budget. Une proportion qui s'élève à 25 % à Harvard, dont le budget annuel est de 2 milliards de dollars... Si le financement privé de l'éducation est ancré dans les mentalités anglo-saxonnes, l'Insead a été en France la première à lancer un programme de levée de fonds, en 1994 (120 millions d'euros).

Trait d'union entre les systèmes éducatifs anglo-saxon et européen, l'Insead figure parmi le « gratin » des grandes écoles internationales. Le dernier classement du *Financial Times* la plaçait au 5^e rang des cent meilleurs MBA, derrière Wharton, London Business School, Columbia et Harvard.

CAROLINE BEYER